

Un article du Monde qui alimente ce thème du "cercle vicieux" des publications
Le Monde 21.01.11, Point de vue

Les chercheurs sont prisonniers d'une course à la publication

Les bénéfices sociaux attendus du monde académique peuvent être classés en trois catégories : recherche, éducation et contribution à la société. Dès lors, si l'on évalue la situation en sciences humaines et sociales à l'aune de ces critères, un phénomène se fait jour, en Europe comme en Amérique du Nord.

Une pression accrue pour publier des articles (dans des journaux à évaluation anonyme par des pairs) est en train de créer un déséquilibre en direction de la première dimension. Ce déséquilibre n'est pas sans effet sur la détérioration de la situation des enseignants-chercheurs dont les heures travaillées explosent dans un contexte de pression budgétaire et de précarisation des conditions matérielles. Une étude publiée au Royaume-Uni en 2006 révélait des situations de détresse psychologique pires que pour le personnel urgentiste (médecins et infirmières).

Pour bien comprendre l'enjeu, il faut garder à l'esprit que les chances d'obtenir un poste permanent au sein d'une université dépendent non seulement du niveau absolu de publications du chercheur, mais surtout relatif (par rapport à ses concurrents). En tant que chercheurs, nous sommes donc incités à publier toujours plus, le référentiel augmentant alors pour tout le monde. Par ailleurs, il faut replacer cette course à l'abîme dans un contexte marqué par d'importantes coupures budgétaires, ce qui rend la compétition d'autant plus vive.

Où est le mal ? Une telle situation n'est-elle pas source d'une saine émulation entre chercheurs ? A y regarder de plus près toutefois, publier n'est pas un bien intrinsèque.

Premièrement, pour être utile, une publication doit apporter quelque chose de nouveau. Plus les universitaires sont poussés à publier, plus ils sont tentés de publier n'importe quoi. C'est en suivant cette stratégie que la norme s'accroît pour tout le monde.

Deuxièmement, il est nécessaire que ces articles soient lus. A nouveau, plus les chercheurs se plient à l'exercice, moins ils ont le temps de se pencher sur ce que font leurs collègues. Au final, le tableau frise l'absurde : le nombre moyen de lecteurs par article académique varie de moins d'un à quelques-uns.

Pourquoi mettre tant l'accent sur les publications si peu de personnes ont accès à ce savoir ? C'est d'autant plus préoccupant que l'"innovation" en sciences humaines provient du développement et de la discussion d'idées nouvelles. Le monde académique a toujours prétendu incarner une communauté basée sur l'échange de vues différentes et informées. Pourtant, les pratiques ne cessent de s'éloigner de cet idéal. Le constat est implacable : en tant qu'universitaires, nous sommes supposés lire tout ce qui a de la valeur dans notre domaine. Cependant, soyons clairs : c'est devenu impossible. D'importantes contributions et opportunités de produire une meilleure recherche nous échappent en permanence.

Le point mérite d'être répété : les publications ne sont qu'un des bénéfices qu'une société est en droit d'attendre de ses universités. Ils ont également une vocation éducative au travers d'enseignements et d'un suivi pédagogique de qualité. Toutefois, plus le mouvement actuel

s'amplifie, plus les chercheurs considèrent l'enseignement comme un fardeau, du temps gaspillé pour leurs recherches et publications. Au Danemark par exemple, les chercheurs les plus réputés sont généralement dispensés de leurs responsabilités pédagogiques.

Quant à la contribution à la société dans son ensemble, pourquoi devrions-nous nous impliquer dans la société civile et nous rendre accessibles à un large public puisque ces activités n'ont qu'un impact négligeable sur la reconnaissance que nous obtenons de notre institution ou nos chances d'obtenir un poste ?

PLUS DE COOPÉRATION

Deux remarques s'imposent. Tout d'abord, la responsabilité des chercheurs en la matière est collective. En tentant de nous extraire de la masse, chacun de nous augmente les standards pour tous. Les décisions dictées par nos intérêts à court terme peuvent se révéler désastreuses à plus longue échéance. Ensuite, que faire ? Une solution serait d'être moins préoccupés, en tant qu'individus, par notre position relative dans l'échelle des publications. Toutefois, se retirer de la compétition revient *de facto* à abandonner la perspective d'un poste décent. En résumé, nous sommes prisonniers d'une course à l'abîme.

Une voie plus prometteuse tient dans une meilleure valorisation institutionnelle des accomplissements autres que les publications. C'est d'autant plus désirable que nombre de bénéfices attendus du secteur académique sont produits par la coopération, et non la compétition. Plus de coopération entre les universitaires serait bénéfique au niveau collectif. Il y aurait moins d'articles, mais de meilleure qualité. A cette fin, il serait peut-être utile de s'éloigner d'une mécompréhension profonde du travail académique mettant en scène un génie isolé qui élabore sa pensée dans des conversations silencieuses avec les textes. La production du savoir académique s'appuie sur l'échange d'idées, qui est mis à mal par cette obsession pour la production d'articles.

Au final, est-il aberrant de considérer qu'un seul article, forgé par le dialogue et l'échange critique, puisse contribuer de manière plus significative à la recherche et à la société dans son ensemble que dix articles lus par une poignée de spécialistes ? Les standards actuels pour l'évaluation des chercheurs n'incitent guère à l'optimisme. Qu'attendons-nous de nos institutions de recherche et d'éducation supérieure ? La question mérite que les acteurs du domaine, des chercheurs aux politiciens, s'y penchent sérieusement, c'est-à-dire en cessant de subir l'évolution actuelle et en adoptant une distance critique à l'égard des divers classements qui pullulent depuis quelques années, pour considérer la panoplie complète des bénéfices que les universitaires sont censés apporter à une société.

Martin Marchman Andersen, Xavier Landes et Morten Ebbe Juul Nielsen, chercheurs à l'Université de Copenhague (CESEM)